



JE VIENS DÎNER CE SOIR

Les mois que nous venons de vivre, ont été pleins d'éclairs, de clameurs, d'enfermements, de souffrances. Un inconnu appelé Covid 19 est tombé sans avertir sur une humanité affolée. Comme une nuit qu'on pressentait, qu'on pressent encore, sans fin. Pourtant, nous avons quelques raisons d'avoir de l'espoir et même du plaisir. Et c'est par l'art que l'humanité sait se sauver. L'art, comme une respiration, qui nous allège, nous emporte, nous élève et nous secouons avec une certaine allégresse les miasmes des angoisses que génère cette chose invisible qui voyage incognito parmi nous. Nul ne l'y avait invitée. Alors, forts de ce qu'enseignent la poésie, la littérature, la musique, la peinture et tous les autres arts, nous pouvons à notre guise nous vêtir des habits des multiples personnages que nous suggèrent les arts. On peut ainsi être soi-même et autrui, être là et ailleurs, oublier les Covid et leur « Train d'enfer » comme le dit Janine Teisson dans les pages suivantes. Alors la "chose tueuse", nous l'envoyons dans un espace sidéral par le seul pouvoir de notre amour de l'art. La dialectique de l'art est incomparable puisqu'elle réunit l'épreuve du tragique et l'aspiration désespérée au bonheur. L'art peut réunir à la fois

la mort et le désir inexpugnable de la vie. L'art navigue parmi nous, comme les nuages, comme un vent ardent et frais, entretenant le réel et l'imaginaire, le concret et l'abstrait. Il est mouvant, toujours étonnant, joyeux ou triste, figurant tendresse ou cruauté, lumière ou obscurité, et c'est précisément cette diversité d'expression, cette présence presque tyrannique, qui permettent à la vie de ne pas sombrer. La virtuosité, comme une naissance toujours recommencée, crée de la joie, de l'exaltation et oui, de l'allégresse alors même que des vies s'éteignent bien souvent dans la solitude. Mais, après tout, n'est-ce pas depuis la nuit des temps que l'humanité vit avec ces menaces et leur dépassement ?

On se demande comment sur la même terre, tant de drames et tant de créativité peuvent coexister au même moment. Dans notre petit monde éditorial, le numéro de cette revue, qui aime tant les Étoiles, prouve une fois de plus que l'art survit toujours. Qu'il est possible, désirable, acté. La création, l'imagination, ont un pouvoir insoupçonné sur nous, elles sont une exhortation à la vie, une matière vivante. C'est sans doute pour cela que tant de femmes et d'hommes s'y adonnent, si passionnément :

Toujours elle. Uniquement elle.

La création.

L'imprévisible création.

nous dit Anne Poiré dans le texte qu'elle signe ici.

Dans cette entreprise d'oubli du malheur, nous confions à l'art le soin d'accomplir pour nous la réconciliation avec nous-mêmes, avec nos semblables. Sans même le vouloir, nous en faisons un exercice purificateur. Mais un exercice qui figure l'humain tel qu'il est, réel, empreint de méchanceté et de bonté, irréfutable. Peut-être parce que l'art est, à des degrés divers, en chacun de nous.

La création, imprévisible dans son être et dans sa forme existe partout, chez l'écrivain ou le musicien comme chez l'ébéniste ou le fleuriste, chez le boulanger ou le cuisinier, chez l'architecte ou le maçon... partout des femmes et des hommes "sauvent leur peau" en créant, en inventant, en se passionnant, souvent avec audace, en bousculant les codes établis, avec pour seule ambition : donner à voir, à écouter, à aimer l'esthétisme de l'œuvre. Imprévisible ou non. L'art comme une universelle communion des humains. Comme un inexprimable imprévu pour l'inconnu qui passe, pour les foules qui se pressent dans les musées et les autres lieux où se montrent des œuvres depuis des siècles, animées d'une éternelle présence. C'est de là que nous devons jeter par-dessus bord, les imprévisibles malheurs. C'est là que rêve et souffre la vie. C'est là que nous devons être.

Derrière les Ils
 Il y a des Elles
 Derrière les ÎLES
 Il y a des AILES

écrit Aldona Januszewski

J'ajouterais que nous avons eu l'envie impérieuse d'être dans ces ivresses de l'art, et sans doute est-ce dans une certaine imprévisibilité, du moins en ce qui concerne la durée, que nous avons créé cette maison d'édition qui a donné naissance à cette revue il y a vingt et un ans. Rien, et certainement pas un coffre-fort garni, ne nous prédisposait à cela, mais la vie nous emporte sur des rivages aussi imprévisibles que féconds. C'était le lien qui nous unissait à l'ailleurs que nous avons quitté acculées par les circonstances, un lien qui nous unissait au militantisme féministe, qui unissait des personnalités et des histoires différentes, des parcours de naissance et de vie différents et pourtant ce lien ne s'est jamais défait parce que l'essentiel était, est, d'offrir un espace de création aux femmes et parfois à quelques hommes. Je veux ici, rendre hommage à Marie-Noël Arras avec laquelle j'ai partagé un compagnonnage fidèle et créatif pendant deux décennies. Depuis vingt et un ans, Marie-Noël n'a jamais cessé d'être attentive à chacune, à chaque texte, à chaque événement. Elle est constamment sur le métier, infatigable, opiniâtre et fidèle à elle-même et... aux autres. Avec Edith Hadri, Anouk Trévisan et Janine Teisson, nous continuons à maintenir vivants ces espaces parce que dans nos fronts tenaces habite la volonté d'offrir à toutes les femmes, ces moments ineffables où elles savent qu'elles auront transmis quelque chose d'elles. Nous en sommes heureuses et fières.

Non, le virus ne sera pas invité à ces repas de fête, ni ce soir, ni jamais.

BEHJA TRAVERSAC